

psychodynamiques ou phénoménologiques. Il s'agit là aussi d'un des mérites de ce texte, et on remarquera, d'ailleurs, qu'aucune référence de cet article ne renvoie explicitement à la recherche sur la schizophrénie.

– Enfin, un troisième aspect renvoie à l'un des points les plus débattus ces dernières années en phénoménologie psychiatrique : la question d'une relative spécificité schizophrénique des troubles du soi. Certains auteurs, issus de l'école de Copenhague (autour notamment de Josef Parnas, Dan Zahavi), défendent l'idée d'une altération du sens de soi à un niveau basique, minimal, préreflexif, que l'on retrouve spécifiquement auprès des personnes souffrant de schizophrénie ou d'un trouble du spectre schizophrénique (schizotypie, patients à haut risque ou à ultra haut risque), par exemple à travers des approches utilisant l'instrument EASE² [24]. Cette relative spécificité schizophrénique est défendue avec prudence, puisque Parnas et son équipe n'ont jamais entretenu l'idée d'un dépistage possible ou d'une quelconque opérationnalisation de la notion de troubles du soi. Mais pour autant, ces auteurs s'opposent à toute hypothèse transdiagnostique, et le sens de soi minimal, basique, serait préservé dans les troubles non schizophréniques (troubles de l'humeur, psychose paranoïaque, troubles de la personnalité hors schizotypie). D'autres auteurs, toujours dans une perspective phénoménologique, et à partir de la même approche EASE, soutiennent au contraire la possibilité de troubles du soi à un niveau minimal ou basique, lors de situations anxieuses intenses, notamment pour des troubles de la personnalité hors spectre schizophrénique [25].

Toute proportion gardée, la polémique et l'intensité des débats par articles interposés [26, 27] ont tout de même laissé quelques traces dans la communauté phénoménologique psychiatrique. La proposition de Bois et Gozé permet alors une lecture nouvelle de la question du sens de soi dans les TPL, sans recourir à la question de la structure au sens psychanalytique, ni à une stricte déclinaison du modèle du soi dans l'expérience schizophrénique. Cette lecture, originale et féconde à un niveau théorique, possède aussi une portée clinique et thérapeutique non négligeable.

Références

22. Davidson L. Recovering a sense of self in schizophrenia. *Journal of personality* 2020 ; 88 (1) : 122-32.
23. Nordgaard J, Henriksen MG, Jansson L, Handest P, Møller P, Rasmussen AR, et al. Disordered Selfhood in Schizophrenia and the Examination of Anomalous Self-Experience: Accumulated Evidence and Experience. *Psychopathology* 2021 ; 54 (6) : 275-81.
24. Parnas J, Møller P, Kircher T, Thalbitzer J, Jansson L, Handest P, et al. EASE: Examination of Anomalous Self-Experience. *Psychopathology* 2005 ; 38 (5) : 236-58. (Traduction française : Cermolacce M, Bovet P. EASE: Évaluation des anomalies de l'expérience de soi. *Encephale* 2012 ; 38 Suppl 3 : S121-45.)
25. Sass L, Pienkos E, Nelson B, Medford N. Anomalous self-experience in depersonalization and schizophrenia: a comparative investigation. *Conscious Cogn* 2013 ; 22 (2) : 430-41.
26. Parnas J, Nordgaard J, Henriksen MG. Panic, Self-Disorder, and EASE Research: Methodological Considerations. *Psychopathology* 2017 ; 50 (2) : 169-170.
27. Madeira L, Carmenates S, Costa C, Linhares L, Stanghellini G, Figueira ML, et al. Rejoinder to Commentary: "Panic, Self-Disorder, and EASE Research: Methodological Considerations." *Psychopathology* 2017 ; 50 (3) : 228-30.

Réaction n° 2

Jérôme Englebert

Professeur Université libre de Bruxelles
et Université catholique de Louvain, Belgique
<jerome.englebert@uliege.be>

« Un essayiste écrivait l'autre jour [...] : "Ce n'est pas l'homme qui est profond, c'est le monde". Il avait parfaitement raison et nous sommes d'accord avec lui sans réserves. Il faut seulement ajouter que le monde est humain, que la profondeur de l'homme, c'est le monde, donc que la profondeur vient au monde par l'homme. L'exploration de cette profondeur est une descente du concret absolu [...] à son conditionnement le plus abstrait. » (Sartre, *Questions de méthode*, 1960, p. 132).

Voici un texte de qualité, qui plus est précis dans l'argumentation, original et d'une grande clarté dans son développement. J'aurais envie de réagir sur beaucoup

de points ; je me limite à intervenir, en deux temps, sur la dimension sociale qui me semble agir en sourdine dans le propos.

1. D'un point de vue théorique, d'abord, il est original mais surtout très juste de dire que si trouble il y a, il se situe dans le concept même de self ou d'identité. La proposition en quatre strates est intéressante mais aussi questionnable (les auteurs le disent eux-mêmes, c'est presque inévitable). Je pense notamment à la notion (à mon avis très pertinente) de « personne ». Celle-ci, à travers ses rôles sociaux, est-elle si dépendante du langage que ce que ne le suggèrent les auteurs et, par ailleurs, n'est-elle pas plus archaïque, plus minimale et préreflexive qu'annoncé ? Cette question prend sa source du côté de la névrose de classe de Gaulejac [28], de l'*hexis* corporel (Bourdieu [29]) et de l'*habitus* (concept, on l'oublie parfois, qu'on retrouve déjà chez Husserl), mais aussi des approches biographiques totalisantes de Sartre comme celle consacrée à Flaubert [30], associant à la névrose subjective de l'écrivain une névrose objective propre à tous les écrivains d'une même époque.

En effet, je me pose la question de savoir s'il est si exact, comme le suggère une certaine intuition bien

² *Economic and Social Empowerment* (autonomisation sociale et économique).

compréhensible, de situer le social dans les strates les plus extérieures du soi. Ne faudrait-il pas situer au même niveau de l'intimité ce qu'il conviendrait, avec Lacan ([31] p. 249), de nommer l'*extimité* ? Dans *Le cas Jonas* [32], nous avons défendu que l'intrapsychique, s'il existe, vient de loin. Il traverse, depuis l'extérieur, les membranes du corps pour se loger au creux de l'expérience du sujet et cherche toujours à retrouver son origine, c'est-à-dire le dehors. On comprend mieux alors pourquoi la conscience, toujours, s'éclate dans le monde ; elle ne cherche qu'à retourner d'où elle vient.

L'objet de mon commentaire est donc de savoir si les auteurs seraient d'accord pour envisager cette strate sociale (qu'ils nomment « personne ») comme étant peut-être plus interne, moins langagière et plus archaïque. Peut-être au fond s'agirait-il d'une dimension essentielle de ce que l'on a pris coutume d'appeler le soi minimal ?

2. Ensuite, pour prendre les auteurs au mot, sur un thème qui ne pourra que les intéresser mais qu'ils n'ont fait qu'esquisser... je les cite : « Les expériences du présent sont à chaque fois une *injonction* à répondre de la question « qui suis-je ? », à laquelle nous convie certes la *société néolibérale individualiste*, mais qui apparaît plus pressante dans le TPL en raison de la fragilisation de l'identité tacite » (je mets en italique). J'hésite entre deux interprétations : les auteurs suggèrent-ils de considérer le *borderline* tel un sujet néolibéral complet et abouti ou, au contraire, se réservent-ils la possibilité de le penser comme une figure de résistance à cette condition ? La question ne me semble pas anecdotique. D'une part, elle permet de rediscuter l'hypothèse

(contestable) de l'« apparition » de ce trouble en même temps que la montée en puissance de ce paradigme sur l'échiquier mondial (il faudrait alors veiller à échapper au causalisme simple), mais surtout elle nous offre la possibilité de penser le sujet *borderline* comme un individu qui, outre son trouble, présenterait peut-être une forme d'adaptation ou même de résistance à son environnement contemporain. Ma question est : devrait-on le considérer comme un individu adapté selon un mode d'affiliation à l'environnement néolibéral ou peut-on le penser comme une figure contestataire, insoumise et résistante à cet ordre ?

Si l'on accepte l'augure de la seconde hypothèse, sans nier un instant les formes de souffrance terrible qu'ils expérimentent (notamment comme nous l'expliquent brillamment les auteurs au niveau de l'édification de l'identité tacite), peut-on alors penser que le sujet *borderline* a des choses à nous dire (nous révéler) concernant les modes d'être de cette logique sociétale misérable que nous sommes nombreux à vouloir remettre en question ?

Références

28. Gaulejac (de) V. *La névrose de classe*. Paris : Hommes et groupes éditeurs, 1987.
29. Bourdieu P. *Le sens pratique*. Paris : Éditions de Minuit, 1980.
30. Sartre JP. *L'Idiot de la famille*. (Tomes I, II, III). Paris : Gallimard, 1971-1972, 1988.
31. Lacan J. *Le Séminaire. Livre XVI. D'un Autre à l'autre*. Paris : Seuil, 2006.
32. Englebert J, Cormann G. *Le cas Jonas. Essai de phénoménologie clinique et criminologique*. Paris : Hermann, 2021.

Réaction n° 3

Florent Poupart

Psychologue et professeur de psychologie clinique et psychopathologie, Laboratoire clinique psychopathologique et interculturelle, Université de Toulouse
<flo_pou@hotmail.com>

Cet article s'inscrit dans une approche phénoménologique et narrativiste du trouble de personnalité limite (TPL). Les auteurs proposent une conception stratifiée de l'identité, afin de mieux situer les zones de fragilité propres à ce trouble. L'objectif est à la fois de rendre compte de sa clinique, et de suggérer des pistes thérapeutiques. Je propose d'esquisser quelques remarques et questions soulevées par ces réflexions, dans un dialogue entre phénoménologie et psychanalyse.

En psychanalyse, le moi, siège de l'identité, est le produit d'un processus de subjectivation : l'accent est mis sur le caractère dynamique, processuel, de l'identité. Le moi se constitue à la fois en appui sur l'autre (par identification) et sur le vécu interne (en particulier par étayage sur l'expérience primaire du corps). Cette conception permet de dépasser l'opposition soutenue

par les auteurs, entre une identité d'origine interne (l'identité narrative et ses soubassements préreflexifs) et une identité d'origine externe (la personne, les rôles sociaux). Leur modèle suggère qu'une première strate identitaire se constituerait indépendamment de l'environnement relationnel, ce qui paraît contredire tant par les travaux psychanalytiques sur les relations précoces, que par les avancées neuroscientifiques sur l'émergence de la subjectivité chez le nourrisson.

Cette conception interactionniste des processus de subjectivation permet aussi d'interroger l'influence des évolutions sociétales (la « société néolibérale individualiste » évoquée dans l'article) sur l'accroissement des souffrances identitaires, ce dont tentent de rendre compte les nombreux travaux en psychopathologie psychanalytique sur les *nouvelles cliniques*. Comment le modèle proposé par les auteurs éclaire-t-il l'impact de l'hypermodernité sur les aléas de l'identité ? Par ailleurs, comment différencient-ils les troubles de l'identité préreflexive dans le TPL, des troubles de l'ipsité ou du soi minimal dans la schizophrénie, tels qu'ils ont été dégagés par la psychopathologie phénoménologique ? En référence à la narrativité, les auteurs soutiennent